

2402  
DIX-HUITIÈME & DIX-NEUVIÈME

# BANQUETS ANNUELS

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

# L'ÉCOLE DE SORÈZE

DIRECTIONS

DOM DESPAULX, FRANÇOIS ET RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS

Années 1862 et 1863

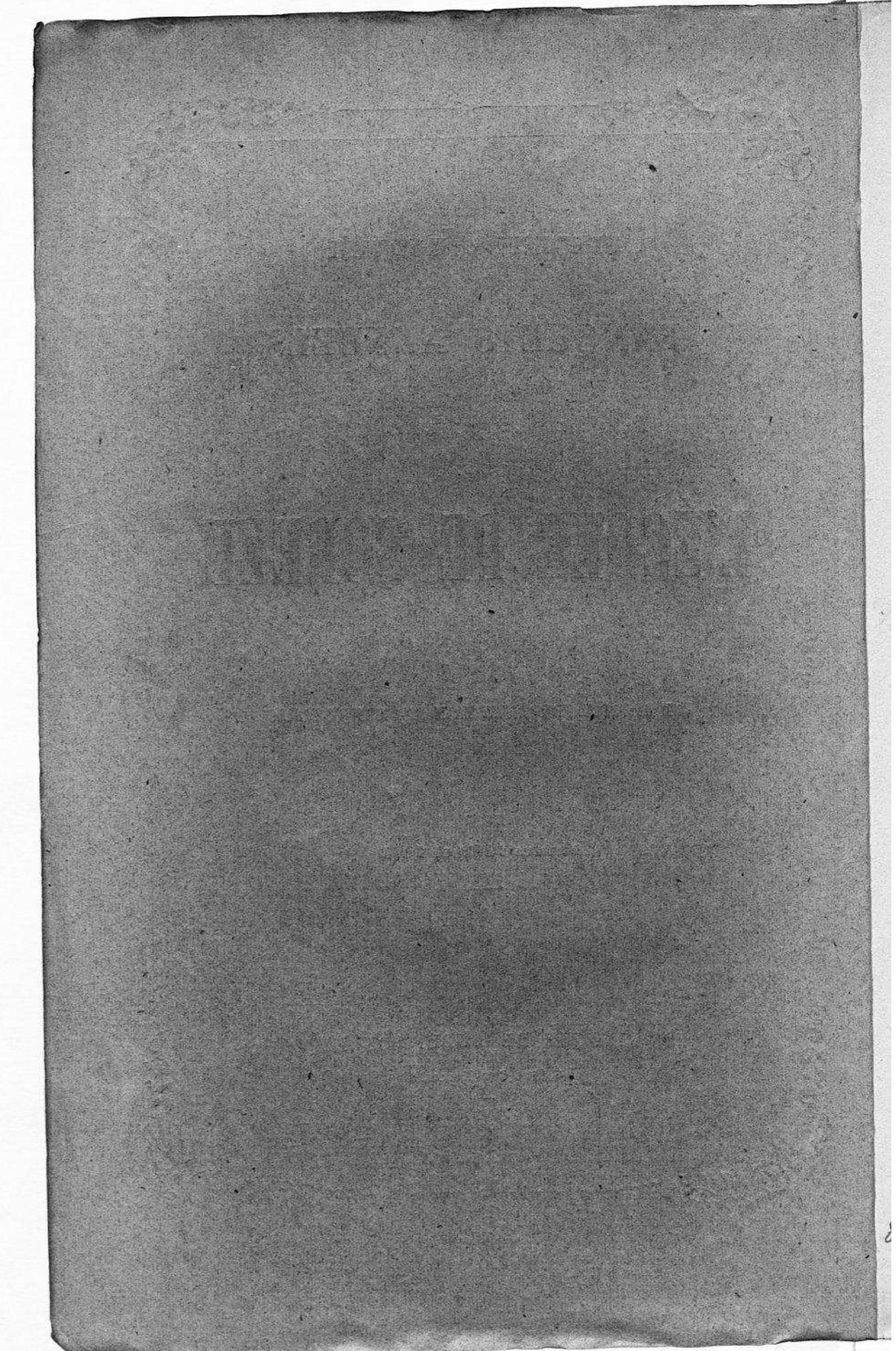
PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUSSON ET C<sup>e</sup>

5, Rue Coq-Héron. 5

1864

*Rec.  
8<sup>o</sup> R. 55 (787)*



DIX-HUITIÈME & DIX-NEUVIÈME  
BANQUETS ANNUELS

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE DE SORÈZE



DIRECTIONS

DOM DESPAULX, FRANÇOIS ET RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS  
ET DE BERNARD

••••

Années 1862 et 1863.

••••

PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Cie

5, RUE COQ-HÉRON, 5

1864

*Rec*  
*8° R*  
*5 (78)*

## AVIS

Indépendamment du *grand banquet annuel*, qui a lieu de fondation, le *second jeudi* de mai, de *petits banquets mensuels* ont lieu, le second jeudi de chaque mois, au restaurant **CHAMPEAUX**, rue des Filles-Saint-Thomas (place de la Bourse), dans le *réfectoire* duquel on est toujours sûr de trouver, ce jour-là, un certain nombre de camarades, à côté desquels on peut venir s'asseoir, sans avoir eu besoin de se faire inscrire et annoncer.

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME  
BANQUETS ANNUELS SORÉZIENS

---

8 mai 1862 — 7 mai 1863

---

PRÉSIDENCE DE CH. NOUGUIER.

Le jeudi 8 mai 1862 et le jeudi 7 mai 1863, les anciens élèves de l'École de Sorèze, (directions DOM DESPAULX, FRANÇOIS ET RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS, et de BERNARD) se sont réunis en banquet annuel.

Nous rendons compte, ensemble, de ces deux banquets(1). Celui de 1862 a eu lieu à l'hôtel du Louvre; celui de 1863 au Grand-Hôtel. Tous deux ont été présidés par CHARLES NOUGUIER. 37 convives ont siégé au banquet de 1862; 41 à celui de 1863, y compris, à chacun d'eux, trois professeurs invités.

Ont pris place aux deux banquets, les 24 anciens élèves

(1) Ce compte rendu étant celui de deux années, et très développé d'ailleurs, nous donnerons les tableaux financiers à la suite du compte rendu de cette année.

dont suivent les noms, avec la date de l'entrée à Sorèze et de la sortie :

	Entrée.	Sortie
ALBY (Ernest).....	1823	— 1829
ARMAN (Lucien).....	1822	— 1828
AUDOY (Armand).....	1838	— 1840
BARBE (Auguste).....	1827	— 1834
CAUVET (Alcide).....	1836	— 1840
CHANET (André).....	1828	— 1832
DAUZAT-D'EMBARRÈRE.....	1823	— 1829
DELBALAT.....	1833	— 1839
DESMAREST (Joseph).....	1832	— 1836
FABRÈGE (Louis).....	1818	— 1822
FEYT (Charles).....	1830	— 1833
GRASSI (Casimir).....	1825	— 1837
GUIBERT (Adolphe).....	1805	— 1842
GUIRAUD (Henri).....	1838	— 1840
GUIZARD (Louis).....	1816	— 1819
NAYRAL (Napoléon).....	1821	— 1827
NOUGUIER (Henri).....	1818	— 1822
NOUGUIER (Charles).....	1820	— 1824
NOUGUIER (Louis).....	1820	— 1827
OLOMBEL (Henri).....	1825	— 1832
PASTURIN (Élie).....	1811	— 1821
PELLIER (Adolphe).....	1824	— 1827
PIFFARD (Pamphile).....	1816	— 1821
SEGUY (Aimé).....	1832	— 1836

10 ont pris place au banquet de 1862 seulement :

ARAGO (Étienne).....	1815	— 1818
BERNADAC.....	1808	— 1816
CASSICOURT.....	1826	— 1833
CAZALIS (Adolphe).....	1816	— 1822
MARLET.....	1819	— 1828
MAZEL.....	1823	— 1831
MOUSNIER.....	1820	— 1826
NEGRE (Alphonse).....	1819	— 1825
SACALEY.....	1815	— 1818
SAINT-RAYMOND.....	1812	— 1819

14 ont pris part au banquet de 1863 seulement :

	Entrée.	Sortie
BAUDE.....	—	—
CAUSSADE père.....	1805	— 1813
CAUSSADE fils.....	1830	— 1834
CHAMPION (Auguste).....	1833	— 1840
DUC.....	1825	— 1832
GABRIAC (Alexis).....	1825	— 1831
GAUTIER.....	1820	— 1829
LACROIX (FRÉDÉRIC).....	1820	— 1827
LEYGUE.....	1825	— 1830
PAGÈS (Antoine).....	1814	— 1818
PALLEVILLE (Auguste).....	1825	— 1833
PIZARRO (Juan).....	1821	— 1830
SAISSET (Eugène).....	1824	— 1832
SIEURAC (Henri).....	1833	— 1840

MM. FERLUS neveu, ancien élève et ancien professeur, CASABON et FROIDEFOND, anciens professeurs, ont bien voulu, ces deux années-ci comme les précédentes, accepter l'invitation qui leur avait été adressée.

CHARLES NOUGUIER a présidé ces deux banquets avec sa bonne grâce habituelle, et a fait entendre, chaque fois, les paroles les plus sympathiques. Des toasts Soréziens y ont été portés. Nous ne pouvons tout reproduire ; nous en donnerons une partie, les vers surtout. Mais il y a d'abord, pour nous, un devoir, un triste devoir à remplir, celui de payer un tribut de douloureux regrets à ceux de nos amis que la mort nous a enlevés. LIEUSSOUS, JAURÈS-GOT, AMIC, le général VERNHET DE LAUMIÈRE, FRÉDÉRIC LACROIX, ALPHONSE NÈGRE et HENRI SIEURAC, ne sont plus. LIEUSSOUS nous a quittés depuis quelque temps déjà ; JAURÈS-GOT, AMIC et le général VERNHET DE LAUMIÈRE sont morts en 1862 ; FRÉDÉRIC LACROIX, ALPHONSE NÈGRE et HENRI SIEURAC, en 1863.

Dans le compte rendu de 1856, notre camarade **FRÉDÉRIC LACROIX** avait signalé les services rendus au pays par **LIEUSSOUS** et par le général **VERNHET DE LAUMIÈRE**, glorieusement tué depuis à la prise de **PUEBLA** (Mexique), par une balle qui l'a frappé au front, alors que ce brave officier faisait noblement face à l'ennemi.

Nous avons retrouvé la lettre que **VERNHET DE LAUMIÈRE** écrivait de Versailles à notre président, le 4 mai 1862, et dans laquelle, après avoir exprimé la contrariété qu'il éprouvait de ne pouvoir assister au banquet annuel, il ajoutait :

«Laissez-moi, en vous remerciant de votre amicale et obligeante lettre, vous rappeler que ma résidence est bien près de Paris, et que si les eaux ou les bois de Versailles vous attirent jamais de ces côtés, vous seriez bien aimable de venir déjeuner ou dîner avec un vieux camarade, qui serait heureux de vous serrer la main. »

Hélas ! et **FRÉDÉRIC LACROIX** aussi, qui, comme nous venons de le dire, avait lu, au banquet d'une année précédente, ce rapport qui devait être, en quelque sorte, l'oraison funèbre du général **VERNHET DE LAUMIÈRE**, **FRÉDÉRIC LACROIX** est perdu pour nous, ainsi que **ALPHONSE NEGRE** et **HENRI SIEURAC**, peintres tous les deux, et dont le dernier avait fait, au salon de 1862, une exposition très distinguée.

On nous saura gré, sans doute, d'entrer dans quelques détails sur ceux de ces anciens condisciples dont les carrières ont été le plus en évidence.

Dans l'*Illustration* du 30 mai 1863, on trouve la biographie du général **VERNHET DE LAUMIÈRE** :

« Le général Vernhet de Laumière (Xavier-Jean-Marie-Clement), mort devant Puebla le 6 avril dernier, des suites d'une blessure reçue à l'assaut du 29 mars, était né à Roquefort (Aveyron), le 28 octobre 1812. Élève de l'école Polytechnique le 1<sup>er</sup> octobre 1828, sous-lieutenant d'artillerie le 1<sup>er</sup> octobre 1830, lieutenant en second le 6 août 1832, lieutenant en premier

le 1<sup>er</sup> février 1833, il devint capitaine en second le 14 février 1838.

» Le 26 juillet 1840, détaché en Algérie, il prit part, en 1841, aux expéditions de Tagdempt et de Mascara ; en 1842, à celles de Tlemcen et du Chéli. Il se distingua au combat d'Akbed-Kredda (1<sup>er</sup> juin 1841), où sa brillante conduite lui mérita une citation à l'ordre de l'armée, eut un cheval tué sous lui à l'affaire de l'Oued-Tayeb, près d'Aïn-Kebira (9 octobre 1841), fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 29 mars 1842, et capitaine en premier le 4 avril suivant.

» Appelé en France au commandement d'une batterie du 9<sup>e</sup> régiment d'artillerie, chef d'escadron au 6<sup>e</sup> régiment le 14 janvier 1851, chef d'état-major de l'artillerie de la division d'occupation à Rome, le 9 janvier 1852, passé, le 31 mai 1854, dans le régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale, il reçut du Saint-Père, à son départ de Rome, la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

» En mars 1855, le commandant de Laumière conduisait à l'armée d'Orient les deux batteries à cheval de la brigade expéditionnaire de la garde impériale. Successivement chef des attaques de l'artillerie contre le bastion central, contre le bastion du Mât et contre Malakoff, il se signala aux affaires des 2 et 24 mai, à la prise du Mamelon-Vert, des Ouvrages blancs (7 juin) et de Sébastopol. Le 26 mai 1855, il avait été promu lieutenant-colonel. Dans Malakoff, il fut atteint au visage par un éclat de bombe.

» Rentré en France avec le grade de colonel, le 22 mars 1856, placé à la tête du 17<sup>e</sup> régiment d'artillerie à cheval le 22 octobre 1857, le colonel de Laumière fit la campagne d'Italie en qualité de commandant de la réserve générale de l'artillerie. Colonel du régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale le 25 juin 1859, officier de la Légion d'honneur le 15 juillet 1859. Appelé le 17 juillet 1862 au commandement de l'artillerie du corps expéditionnaire du Mexique, il fut promu, avant son départ, au grade de général de brigade, le 13 août 1862.

» Frappé d'une balle à la tête à l'assaut de Puebla, le général de Laumière a succombé, au bout de quelques jours, à cette blessure, qui n'avait pas d'abord semblé mortelle, et a emporté avec lui dans la tombe les douloureux et sympathiques regrets de l'armée et du pays.

» Un service funèbre, entouré d'une grande solennité, a été célébré en sa mémoire, le 21 mai, à Versailles. Des députations de tous les corps de la garde impériale, en tête desquelles on remarquait le maréchal Régnauld de Saint-Jean-d'Angély, commandant en chef de cette garde, assistaient à cette pieuse cérémonie. »

Notre président CHARLES NOUGUIER a prononcé sur la tombe de notre si regretté camarade FRÉDÉRIC LACROIX les paroles suivantes :

« MESSIEURS,

» En me rendant à cette triste cérémonie, je m'étais proposé de ne rien dire sur cette tombe, si inopinément ouverte, et qui, dans un instant, hélas! va se refermer sur les restes mortels de notre digne camarade, de notre bon ami, FRÉDÉRIC LACROIX.

» LACROIX était un de ces hommes rares, dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. On les aime dans la vie, et, au moment de la mort, on ne songe pas à les louer, on les pleure.

» D'un autre côté, une douleur muette était, à mes yeux, un hommage en rapport avec la modestie d'une existence consacrée à des travaux qui n'avaient encore rien demandé à la renommée et qui s'était écoulée, presque entière, en dehors de toute publicité.

» Je m'étais dit tout cela et, cependant, au moment où les dernières paroles du ministre de la religion m'avertissent que l'heure si cruelle de la séparation en ce monde est arrivée, je ne me résigne plus à me taire ; je cède presque malgré moi à l'entraînement de mon affection, à la vivacité de mes regrets, et je viens, au pied de cette tombe, les yeux fixés sur ce cercueil dont la vue brise mon cœur, je viens, en mon nom, au nom de tous les amis d'enfance de Lacroix, au nom de vous tous, qui l'avez aimé, puisque vous l'avez connu, dire à ce pauvre et bon ami un dernier et suprême adieu.

» Quels termes emploierai-je pour cela? Je ne le sais. Mon cœur, je l'ai dit, est brisé. Ma tête est troublée par les cruelles émotions qui la bouleversent depuis trois jours, à ce point que je ne suis plus le maître de mes idées et que je chercherais vainement

ment quelque chose qui pût ressembler à une sorte d'oraison funèbre. »

» Mais à quoi bon cette préoccupation de mon esprit ? Ma douleur, c'est la vôtre. L'expression de cette douleur, c'est l'écho des sentiments de vous tous.

» FRÉDÉRIC LACROIX était, en effet, un homme excellent à tous les titres, excellent par l'esprit et par le cœur. N'était-ce pas un esprit charmant, un esprit d'élite que le sien ? Homme d'érudition et de goût, il avait eu l'heureux privilége d'allier, avec un véritable bonheur, les distinctions, les grâces et les délicatesses d'esprit de la femme, avec la netteté, la vigueur, l'élévation de l'homme et du penseur.

» Quant à son cœur, ai-je exagéré en disant qu'il était bon, affectueux, excellent ? Nous tous, qui l'entourons ici, nous l'avons connu. Nous l'avons connu à des âges divers. Pour mon compte, je l'ai rencontré aux jours de l'enfance ; j'ai vécu, grandi et commencé à vieillir à côté de lui et avec lui. D'autres l'ont connu dans le monde, à des dates plus ou moins rapprochées de ce jour fatal. Eh bien ! je le demande à tous, à ceux dont l'amitié date d'hier comme à ceux dont l'amitié remonte à près d'un demi-siècle, ont-ils jamais rencontré une nature meilleure, une droiture plus entière, un commerce plus aimable et plus sûr, une amitié plus douce, plus sincère, plus fidèle ?

» Je parle de sa fidélité en amitié et j'en appelle à vous ; — à vous qui l'avez pratiqué, les uns dans les relations ordinaires de la vie, les autres dans le monde des lettres, d'autres encore dans les spéculations de la politique ou des affaires, d'autres, enfin, dans les soucis de l'administration. N'ai-je pas raison de dire que nul n'a été plus honnête, plus constant et plus ferme que FRÉDÉRIC LACROIX dans le culte des idées qu'il avait adoptées, dans le culte des nombreuses amitiés qui s'étaient, sans distinction d'opinion, successivement groupées autour de lui ?

» Ah ! Messieurs, au temps où nous vivons, au milieu d'une société tourmentée comme la nôtre, ce n'est pas un mince mérite que celui-là. Aussi, je l'avoue, je me sens profondément ému lorsque, jetant les yeux sur ceux qui m'écoutent en ce moment, j'aperçois, confondus ensemble et pénétrés de la même douleur, et ceux qui, après février 1848, avaient ouvert à Lacroix la carrière des hautes fonctions publiques, et le digne représentant d'un ministre qui, dans sa haute considération pour notre pauvre ami,

avait voulu l'arracher à sa retraite, l'appeler à un emploi digne de lui, et qui lui donne, en présence de nous tous, en se faisant représenter à son convoi, une dernière marque de son affectueuse estime.

» Tel est, messieurs, l'homme que nous venons de perdre. Nous le pleurons ensemble ; ensemble recueillons-nous pour lui adresser, du fond du cœur, un dernier et cruel adieu, témoignage suprême de notre affection. Adieu, mon pauvre camarade ; adieu, mon bon ami, adieu, LACROIX ! »

Il n'y a pas eu de discours sur la tombe de notre camarade HENRI SIEURAC ; mais nous dirons que l'élévation de son cœur, de ses sentiments de famille étaient au niveau de son remarquable talent. La santé lui faisait défaut, et nous nous rappelons un fait qui l'honore et honore un autre que lui. Le climat de l'Italie lui était bien nécessaire, il y a quelques années, pour le raffermissement de cette santé chancelante. C'est alors que notre digne condisciple, de GUIZARD, placé au ministère de l'intérieur, à la tête de la division des Beaux-Arts, fit donner à HENRI SIEURAC une mission en Italie, mission aussi indispensable pour sa pauvre bourse que pour sa pauvre santé ; c'est une prolongation d'existence, un bien-être d'argent d'une certaine durée, et une occasion de nobles études qui ont porté leurs fruits ; HENRI SIEURAC les a dus à l'humaine et intelligente protection de GUIZARD ; aussi était-il heureux de se trouver avec ce dernier, au banquet Sorézien de tous les ans, et le bienfaiteur était heureux, de son côté, d'y voir son ancien protégé, bien portant et joyeux. La mort seule les a séparés.

Nous éprouvons le besoin de passer à de moins tristes sujets, et, après avoir payé notre tribut à ces condisciples perdus pour nous, de dire quelques mots d'un de nos camarades bien vivant, et dont la carrière a aussi son élévation ; nous voulons parler de NUBAR-PACHA. Il ne nous permettrait sans doute pas de dire qu'il a versé à notre

caisse de secours une cotisation de 500 fr., dont 200 destinés à la veuve d'un ancien professeur : mais la permission qu'il ne nous donnerait pas, nous la prenons ; nous la lui demanderons après. Nous n'avons pas à nous occuper de lui sous le rapport politique et administratif ; la politique est proscrite dans notre association de camaraderie pure ; ne nous attachons donc qu'aux détails biographiques ; nous allons puiser encore dans l'*Illustration*, numéro du 16 mai 1863, ceux qu'y a donnés notre condisciple MARLET :

« La famille de Nubar-Bey est originaire d'Arménie. Son père, ayant eu à subir des vexations du gouvernement ottoman, se retira en Égypte et devint le conseiller et l'ami de Méhémet-Ali. Il éleva ses enfants dans des sentiments d'amour et de dévouement pour sa patrie d'adoption.

» Nubar-Bey et son frère cadet furent envoyés dans le midi de la France, à Sorèze, où ils reçurent une brillante éducation. Cette école, à laquelle les arts, les sciences, l'armée et le barreau doivent des hommes remarquables, se distinguait alors par son esprit d'indépendance et ses aspirations libérales. L'atmosphère d'idées généreuses qui a entouré Nubar dans sa jeunesse a puissamment contribué à féconder les germes heureux des qualités qu'il avait reçues de la nature, et lui a donné le désir de protéger toutes les œuvres utiles, toutes les conquêtes intellectuelles de notre civilisation européenne.

» Dès sa sortie du collège, il fut attaché à la personne de Méhémet-Ali et d'Ibrahim, en qualité de drogman, position qu'il occupa avec distinction : le français, l'anglais, l'italien, l'arabe, le grec lui sont familiers. Cette connaissance des langues lui a été d'un grand secours dans les diverses négociations qui lui furent confiées. Nous citerons un fait qui le prouve, et établit en même temps le vif intérêt que lui portait Ibrahim.

» En 1846, ce prince vint à Paris et obtint d'avoir avec le roi Louis-Philippe une conférence où devaient se traiter des questions importantes. Il voulut être assisté de Nubar, qui, cependant, était à peine âgé de vingt et un ans. M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères et président du conseil, fit des objections au sujet de son âge. Ibrahim persista dans sa détermination et déclara formellement que, s'il n'avait pas avec lui

son interprète, l'entrevue n'aurait pas lieu. « Je le considère comme mon enfant, dit-il, et il faut qu'il y assiste. » Le ministre accéda au désir du prince égyptien, et la conférence eut lieu. Louis-Philippe, enchanté de l'intelligence du jeune interprète, causa familièrement et longtemps avec lui, et le décora de la Légion d'honneur.

» Sous Abbas-Pacha et Saïd-Pacha, Nubar fut chargé de négociations importantes à l'intérieur et à l'extérieur. L'Égypte lui doit la création de ses chemins de fer, dont il fut successivement le promoteur et le directeur général.

» Arakély Bey, son frère, suivit une autre carrière. Nommé gouverneur du Soudan, il se fit remarquer dans son commandement par son énergie et son esprit conciliant. Ce poste était difficile à tenir : c'était la première fois qu'on voyait en Orient un chrétien occuper une position aussi élevée. La mort, en frappant Arakély-Bey, il y a quelques années, a enlevé à l'Égypte un serviteur intelligent et dévoué, et à Nubar un frère qui avait toute son affection.

» Le Sultan, pendant son séjour en Égypte, a accordé à Nubar, en récompense de ses éminents services, le titre de pacha ; cette haute distinction, conférée à un chrétien, est tout à la fois une victoire remportée sur les préjugés musulmans et un hommage rendu au mérite modeste et au dévouement désintéressé. »

---

Nous venons de consacrer quelques pages à quelques-unes de nos individualités Soréziennes. Remontons au berceau d'où elles sont sorties, comme nous tous, et reproduisons ici quelques lignes que notre camarade AUDOY a adressées à notre Sorèze, dans le numéro du *Temps*, du 8 février dernier :

« Dans un petit coin de la France, au pied d'une chaîne de montagnes, qui ne prétend rivaliser ni avec les Alpes, ni avec les Pyrénées, à l'extrémité d'une plaine magnifique et tout à l'entrée d'une gorge dominée par des pics abruptes d'aspect, médiocres d'élévation, s'élève un bourg modeste. Plus de la moitié du bourg, la partie qui touche à la montagne, est occupée par un vaste ensemble comprenant des constructions considérables dont l'architecture n'est pas sans noblesse, un parc, de grandes cours plantées de beaux arbres, encadrées de parterres et de berceaux de verdure.

» C'est un collège, ou plutôt une école, une institution libre, dont la jeune population n'a qu'un pas à faire au dehors pour se trouver en pleine montagne, en pleine campagne. Les eaux sont vives, la plaine plantureuse, l'air pur, le climat italien, le paysage délicieux. Entrons, voici des écoliers en uniforme semi-militaire, au collet dont la couleur varie selon les cours : les *collets-rouges* ou les grands, pénétrés de leur importance ; les *collets-bleus* ou les moyens, fiers de n'être plus *collets-jaunes*. Suivons-les dans leurs classes, et qu'on nous dise si la conception d'un pareil plan d'études, à l'époque où nous nous sommes transportés, n'est pas un trait de génie.

» Pas de cette uniformité qui étend chaque aptitude dans un lit de Procruste, établissant entre les diverses branches d'études une solidarité que leur nature repousse ; forçant l'élève de troisième en latin à suivre par cela même la troisième en mathématiques

ou en histoire. Pas de longues classes, il n'en est pas dont la durée dépasse une heure ; pas de longues études. Les langues vivantes, les arts d'agrément ne sont pas, ici, un luxe qu'on se donne ou qu'on se refuse, suivant qu'on paye ou non des répétiteurs ou des leçons particulières. Tout élève a droit à apprendre tout ce qu'on enseigne, et trouve des professeurs de toutes les langues vivantes, de peinture, de dessin, de tous les instruments de musique, de danse, d'escrime, de déclamation, d'équitation. L'école possède une trentaine de chevaux ; c'est beaucoup pour un collège, ce n'est pas assez pourtant pour tout le monde. L'équitation est le privilége envié des *collets-rouges* ; la privation de manège est la plus douloureuse des punitions. On a un manège couvert, un manège en plein air, un bassin de natation trois fois grand comme les boîtes aquatiques où grouillent les nageurs à Paris, un jardin botanique, un musée d'histoire naturelle, une vraie salle de spectacle où les parents viennent applaudir, à la solennelle époque des *exercices*, leurs enfants jouant la tragédie, la comédie, le vaudeville, chantant l'opéra, dansant le ballet, exécutant la pantomime, se disputant l'épée d'honneur dans des assauts jugés par les officiers et généraux qui se rencontrent dans l'assemblée.

» On est organisé en bataillon, les plus anciens sont gradés ; tous apprennent les manœuvres militaires sous la direction d'un vieux grognard. Chaque écolier a son *billet de classes*, différent de celui de son voisin, dans lequel se succèdent et s'entremêlent les classes sérieuses d'une heure, les leçons d'arts d'agrément d'une demi-heure, les études variant d'heures et d'étendue pour chacun, les récréations en commun. Combiner tout cela de manière à réunir au même moment tous ceux qui suivent la même classe de littérature ou de grec, à les disperser ensuite de manière que chacun rejoigne ses condisciples en anglais ou en physique, paraît un problème impossible à résoudre pour dix élèves seulement. On y réussit pour quatre cents. Chacun peut prendre la direction que lui indique sa vocation ou la volonté de ses parents, faire dominer telle branche d'études sur telle autre, sans qu'aucune soit absolument sacrifiée. L'un s'applique plus spécialement aux sciences, l'autre aux lettres ; cet autre, riche et sot, n'est pas réduit à l'humiliation d'un simple *cancré*, trainard, inutile et piteux d'un cours auquel il ne comprend rien ; il s'en tient à la littérature française, à l'arithmè-

tique, aux arts d'agrément, et, remplissant ainsi tout son temps, peut du moins acquérir un vernis passable. Il y a une chapelle et un aumônier catholique, un temple et un ministre protestant; le juif couvoie le Grec schismatique, car on vient là des quatre parties du monde. Voilà ce qui a été, ce qui n'est plus, ce qu'on appelait Sorèze.

» Sorèze ! Nom que ne prononce sans émotion aucun de ceux qui en ont aperçu seulement les derniers et pâles reflets; Sorèze qui n'est plus, depuis le jour où il est entré sous la direction d'un bon prêtre, digne homme au demeurant, mais dont le génie n'était pas à la hauteur de sa tâche, qui a cru devoir exclure tout élève non catholique, qui a modifié le plan d'études; Sorèze qui n'est plus, malgré la prospérité que lui a rendue le P. Lacordaire, sans lui rendre son originalité d'autrefois, son caractère à part, unique au monde; sans pouvoir en faire autre chose qu'une institution cléricale, refusant les hérétiques; comparable, sous certains aspects, à un séminaire quelconque; sous d'autres, au premier lycée venu.

» L'œuvre devait peut-être fatallement périr, car s'il fallait un véritable génie pour la concevoir, il n'en fallait pas moins pour l'exécuter, la diriger et la conserver. Se trouvera-t-il des hommes assez supérieurs, assez hardis pour la reprendre, là ou ailleurs, et réaliser ainsi tout ce que demande M. de Lagardie pour l'éducation de la jeunesse ? Nous le souhaitons sans beaucoup l'espérer, car de sa nature la routine est vivace. Aussi craignons-nous qu'il ne se rencontre pas plus dans l'avenir qu'il ne s'en est rencontré dans le passé, des imitateurs de ces hommes dont les noms mériteraient de n'être pas oubliés, et dont les premiers furent les derniers bénédictins : dom Fougeras (1760), dom Despaulx, dom Ferlus et M. Ferlus (Empire et Restauration). »

---

Nous arrivons aux toasts, aux vers et aux chansons. Nous ne pouvons tout reproduire ; nous donnerons un peu de tout, sans distinguer ce qui a appartenu à 1862 de ce qui a concerné 1863.

La prose d'abord. Voici le toast de fondation que ÉLIE PASTURIN a porté :

« CHERS CAMARADES,

» Veuillez me permettre de consacrer le toast traditionnel que j'ai l'honneur de porter, par l'un des plus aimables souvenirs de l'époque où nous étions sur les bancs de notre chère école.

» Je veux vous parler d'une ode qui, avec quelques changements de mots, a tout le mérite d'un morceau de circonstance ; elle est d'Horace, ce donneur de sérénades aux femmes rebelles, ce complice élégant de toutes les fêtes de la jeunesse ; il aimait la gloire ; il adorait la poésie ; il regrettait même la vigoureuse éloquence des hommes libres d'autrefois, il était fou des tableaux précieux ! « Ça ! des roses, de fraîches couronnes, de bons vins, » de belles amours ! Ma petite Chloé, vous me fuyez légère et » bondissante à la façon du jeune faon égaré sur la montagne. »

» Nous avons appris dans le temps ses divins cantiques à la Concorde, à la Clémence, à la Paix, à la Fortune, à Mercure, à Vénus, à Virgile, à Mécène, l'honneur des chevaliers romains !

» L'ode que je veux vous rappeler a été composée au retour du printemps, dans une année où la neige abondante avait couvert le Soracte, ce Bernicaud de Rome.

« La neige est partie enfin, la prairie a repris sa verdure,  
» l'arbre a retrouvé sa couronne, la terre a reconnu le printemps,  
» le fleuve obéissant est rentré dans son lit; Aglaé, la plus  
» jeune des Grâces, avec ses sœurs jointes aux Nymphes peu  
» voilées, s'enhardissent à former des danses allégoriques auprès  
» du bois sacré.

» Et maintenant, amis, nous pouvons boire, et d'un pied léger  
» frapper la terre en cadence; profitons de l'heure présente,  
» c'est dans un aimable repas qu'il est permis de boire un peu  
» plus qu'à sa soif. »

» O généreux enfants de la Gironde ! De vos celliers largement  
pourvus du précieux salerne que produit vos contrées, faites  
venir une amphore abondante en espérances, inépuisable en  
consolations, cachetée dans l'année où vous avez remporté vos  
couronnes aux jeux olympiques de Sorèze l'ancien, *scientiis artibus, armis*. Vidons-la tout entière au souvenir de ces géné-  
reuses rivalités de notre enfance, au souvenir de ces luttes qui ne  
furent pas toujours exclusivement académiques, et à la mé-  
moire des maîtres aimés qui nous guidaient, en nous instruisant  
avec une si affectueuse indulgence.

» Aux anciens fondateurs et directeurs, et aux anciens pro-  
fesseurs de notre chère école ! »



## PÈLERINAGE A SORÈZE

PAR ERNEST ALBY.

---

Le beau printemps, aux guirlandes fleuries,  
D'un pied léger traverse les prairies.  
Tout s'anime à sa voix.  
Le rossignol, sous les vertes feuillées,  
De ses concerts, va charmer nos veillées  
Une nouvelle fois.  
Nous nous réglons sur cet heureux ensemble,  
Nous, qu'en ces lieux, le mois de Mai rassemble.  
Voici notre printemps.  
Il vient à nous, effeuillant sur nos têtes,  
Les frais boutons, les bonheurs et les fêtes  
De notre premier temps.  
« Quand le passé sourit dans nos mémoires,  
» Tout rajeuni de ses vieilles histoires.  
» Poète, à ce banquet,  
» En souvenir d'une école chérie,  
» Il faut chanter, dans la langue fleurie,  
» « Tes vers pour le bouquet. »  
Cher président, c'est sur votre instance  
Que j'ai commis ces vers de circonstance.  
Aussi, pour obéir,  
J'ai mis, Messieurs, toute ma diligence,  
Et je pourrai, fort de votre indulgence,  
Peut-être réussir.

Ces jours derniers, dans la campagne,  
J'allais respirer le printemps.

*Sorèze* et sa verte montagne  
Troublaient mes esprits par instants.  
Oh ! me disais-je, dans mon zèle  
A m'égarer dans ce lointain,  
Comme l'oiseau, que n'ai-je une aile,  
Pour y voler dès ce matin !

Ainsi qu'il advient dans la vie,  
Chacun y regrette sa part.  
J'en restais là de mon envie,  
Si loin s'ajournait mon départ !  
Soudain, la Fortune inconstante  
Revient à moi d'un tour de main.  
Pour le midi, sans plus d'attente,  
Je viens de me mettre en chemin.

Vous l'entendez, j'arrive de voyage.  
J'ai vu *Sorèze*, et j'accours, tout joyeux,  
Messieurs, malgré le poids de l'âge,  
Vous raconter les choses et les lieux  
Que j'ai trouvés sur mon passage.  
Quel charmant paysage !  
Quelles vives couleurs !  
Dans ce vallon inondé de lumière,  
L'air est empreint de la senteur première  
Des arbustes en fleurs.  
Entendez-vous grincer, dans cette gorge,  
Les martinets et les feux de la forge  
Que fait marcher *Durfort* ?  
Sur ce rocher, d'une verdure sombre,  
Toujours debout, projetant sa grande ombre,  
La tour de *Rochefort*  
Du moyen âge évoque la mémoire.  
Au dernier plan, court la *Montagne noire* ;  
Son poétique écho  
Redit encor nos visites charmantes  
Le long des bords du ruisseau de *Lamantes*.  
Plus haut, vient *Bernicho*,

Apre sommet, où les aigles romaines  
Firent séjour, pour dominer les plaines  
Conquises par César.

Sur ce ressaut est la *ferme* isolée  
Où, pour piller, on prenait la volée;  
Heureux, quand par hasard,  
On y trouvait un vieux coq rachitique  
Se lamentant près d'une poule étique.

Plus loin, sous ce revers,  
Le grand Riquet, conquérant pacifique,  
A su creuser ce *bassin* magnifique  
Qui court vers les deux mers.

Pour compléter cette heureuse tournée,  
Que n'allons-nous achever la journée

Au bassin de *Lampi* ?  
Mais c'est au diable ! il fait bien chaud ! on grille !  
Allons chercher, dans le bois de *Laiguille*,

Un instant de répit.  
Puis en suivant ces descentes, j'arrive

A *Pontcrouzet*. Le *Sor* baigne la rive  
Qui protège ce bourg.

Sur la chaussée, où le torrent se rue,  
Pour déverser le trop-plein de sa crue,

On fit un calembour :  
*Le Sor jamais ne fut plus favorable.*

Ce jeu de mot, d'un piquant adorable  
Dans sa naïveté,

Reste toujours inscrit sur la muraille,  
Tant son auteur est désireux qu'il aille

A la postérité.  
De *Saint-Michel* nous suivons la prairie

Où l'amoureux cherche, avec sa chérie,  
Et l'ombrage et le frais.

J'arrête ici, Messieurs, ce paysage ;  
Je n'en ai pris le crayon qu'au passage,

Mais il est des plus vrais.  
Tandis qu'ailleurs, tout s'agit et s'efface,  
Ici du moins rien ne change de face,

Voilà pour les dehors.  
Rentrions en ville. Un même privilége

A préservé l'enceinte du collège.  
Tels étaient ses abords  
De notre temps, tels ils sont à cette heure.  
La voilà donc, cette ancienne demeure  
Des *Ferlus*, des *Bernard*.  
Dans ce *salon*, vivait l'aimable mère  
Qui nous rendait l'étude moins amère  
Par un mot, un regard.  
Ce corridor mène à l'*infirmerie*.  
Notre paresse y fut parfois guérie  
Par un bon vomitif.  
Ce bâtiment, qui sur le *parc* recule,  
C'est le *cachot*, dont la triste cellule  
Nous sert de correctif.  
La *grande cour* a gardé son portique.  
Traversons-la pour gagner la boutique  
Qui nous vend des *Touronds*.  
Sous le *perron*, la *cabane* rustique  
A conservé son berceau poétique  
Formé de liserons.  
Sur la *terrasse*, aux jardins destinée,  
Je vois briller notre cher *Athénée*,  
Enfant du Dieu des vers.  
Ainsi qu'aux jours de la course Olympique,  
Montons orner le seuil académique  
De fleurs, de lauriers verts.  
Je m'aperçois que l'heure est mal choisie  
Pour discourir, Messieurs, de poésie.  
Le siècle est à l'argent.  
Pour réussir, de la Dette persane,  
Du Mobilier, de la Banque ottomane  
Parlez comme un *agent*.  
Quoi ! je médis de la Bourse où l'on joue  
De si beaux coups ! Je crains que l'on bafoue  
Et j'ai peur du *préfet*.  
Je cherche en vain cette grande figure !  
C'était pour nous le type de l'augure.  
Quel regard satisfait  
Il promenait dans les salles d'étude !  
Comme il prenait les sières attitudes

Du Jupiter vengeur,  
Lorsqu'éclataient les tempêtes bruyantes !  
Oh ! qui peindra les mines effrayantes  
    De ce mentor rageur ?  
Nos professeurs, ces fils du libre arbitre,  
Ont-ils toujours une voix au chapitre ?...  
    Pour ne plus revenir  
Ils sont partis... Ce n'est que dans notre âme  
Qu'il faut fouiller pour retrouver la flamme  
    De leur doux souvenir.  
Quoi qu'il en soit... que rien ne nous distraise  
De ce qui touche à notre cher *Sorèze*.  
    Messieurs, comme autrefois,  
A nos instincts nous demeurons fidèles ;  
Et me réglant sur nos premiers modèles,  
    Je prends mon verre, et bois  
Aux deux *Ferlus*, fondateurs de l'école ;  
A de *Bernard* qui succède à ce rôle ,  
    A nos vieux professeurs.  
Vivat ! Debout ! Messieurs.  
Honneur, honneur au bon sens de ces hommes !  
Nous leur devons d'être ce que nous sommes,  
Envers et contre tous servant la Vérité,  
Envers et contre tous chantant la Liberté.  
A nos vieux professeurs ! Buvons à leur santé !



## SOUVENIR DE SORÈZE

CHANSON

PAR R.-D. FERLUS.

Air de *la Pipe de tabac*.

A l'amitié toujours fidèles,  
En mai, réunis tous les ans,  
Nous chantons des chansons nouvelles,  
Et nous redevenons enfants.  
Il faut ici, chers camarades,  
Nous aimer, pour nous rajeunir ;  
Et célébrer, par nos rasades,  
De *Sorèze* le souvenir !

Quel charme heureux dans cette fête !  
Tout y respire le bonheur !  
*Sorézien*, rien ne t'arrête,  
Dans les épanchements du cœur.  
Il faut ici, chers camarades,  
De tousouci nous abstenir ;  
Nous célébrons, par nos rasades,  
De *Sorèze* le souvenir !

Que cette union fraternelle,  
Doux souvenir des jeunes ans,  
Dans nos âmes soit éternelle,  
Et revive dans nos enfants.  
Il faut ici, chers camarades,  
De cet espoir nous réjouir,  
Et célébrer, par nos rasades,  
De *Sorèze* le souvenir !

D'un Sorézien rien n'étonne ;  
Dans un procès des plus récents,  
Un NOUCUIER obtient la couronne,  
Par son savoir, par ses talents.  
Il faut ici, chers camarades,  
A ce beau succès applaudir,  
Et nous devons, par nos rasades,  
En célébrer le souvenir.

Des goûts, il en est que je blâme,  
Sujet de dispute sans fin :  
L'un veut faiblesse dans la femme,  
L'autre, la force dans le vin.  
Ici, nous savons, camarades,  
De querelles nous abstenir ;  
De Sorèze, par nos rasades,  
Nous célébrons le souvenir.

Si *Cupidon* nous sollicite,  
Jeune, on voltige tour à tour ;  
Mais on dit, quand l'amour nous quitte :  
L'amitié vaut mieux que l'amour.  
Pour moi, quand à l'heure suprême,  
Je rendrai le dernier soupir,  
Sorèze ! dans la tombe même,  
J'emporterai ton souvenir.

---

## AIMER, CHANTER, RÈVER

CHANSON

PAR HENRI NOUGUIER.

Su l'air de *Lantara*.

Mes amis, à tout âge on aime :  
Enfant, on aime sa maman...  
Et sa poupée!... amour extrême!...  
Jeune homme, l'on aime autrement. (*bis*)  
Mari, — père, — on aime sa femme,  
Et ses enfants, ces chers amours!  
Vieillard, on aime avec... son âme! } *bis.*  
Aimons, chantons, rêvons toujours!

Mes amis, à tout âge on chante :  
Enfant, on chante dans son nid ;  
A seize ans, romance touchante ;  
A trente, on ose Rossini ;  
A quarante, on chante en ménage  
Des nocturnes purs... mais très courts ;  
Vieillard, les ponts-neufs du jeune âge...  
Aimons, chantons, rêvons toujours !

Mes amis, à tout âge on rêve :  
A Sorèze, quels rêves d'or !  
Jeunesse ! inépuisable séve !  
Jeunesse ! adorable trésor !  
Vers cette aurore si féconde  
Faisons ici d'heureux retours,  
Et, sans douter de l'autre monde,  
Aimons, chantons, rêvons toujours !

On aimait, d'ardeur sans pareille,  
De bien peu fidèles Saphos !  
On chantait, que c'était merveille !  
Puis un beau jour on chantait faux.  
On rêvait trésors, renommée,  
Qui vous jouèrent mille tours...  
Amour, — chant, — rêve..., est-ce fumée ?  
Aimons, chantons, rêvons toujours.



## UN REVENEZ-Y SORÉZIEN

CHANSON

PAR HENRI NOUGUIER.

Air du *Premier Pas*.

Quoi ! vous voulez une chanson encore ?  
Vous réchauffez mon pauvre esprit transi.  
Que mon déclin est loin de mon aurore !  
Ces vieux regains ont un nom peu sonore :

*Revenez-y, revenez-y.*

Je vais chanter; ce sera votre affaire,  
Tant pis pour vous; eh bien donc, m'y voici;  
Pas de danger que l'assemblée entière  
Dise, à la fin de la strophe dernière :  
*Revenez-y, revenez-y.*

Cette saison, de qui la verdureesse,  
Germe naissant, à vos cœurs a souri,  
Où tout est rêve, et bonheur et tendresse,  
Dite *printemps*, ou bien encor, *jeunesse*,  
*Revenez-y, revenez-y.*

L'ambitieux dit partout qu'il méprise  
Un vain pouvoir... s'il en est dessaisi,  
Mais son esprit en vain se dépayse,  
Autour de lui, rien, rien qui ne lui dise :  
Revenez-y.... allons, allons... revenez-y.

A la mansarde, où la misère habite,  
On vous a vu monter, tout attendri,  
Mais votre don s'est épuisé de suite,  
On a beau faire, et le besoin va vite,  
Revenez-y, revenez-y.

Dans le désert de cette vie aride,  
On a besoin d'un breuvage adouci ;  
Si votre cœur se débat dans le vide,  
Rappelez-vous Ésope, Horace, Ovide,  
Revenez-y, revenez-y.

C'est en mangeant que l'appétit s'apaise,  
Et le dîner sera bientôt fini,  
Au haricot, sus, sus, ne vous déplaise,  
Le haricot, chers amis, c'est Sorèze,  
Revenez-y, revenez-y.

Fils de Vénus, la déesse sensible,  
Offrez-lui tous un culte bien senti,  
Adroits tireurs, ne manquez pas la cible,  
Et pleins d'ardeur, si ça vous est possible,  
Revenez-y, revenez-y.

Au mois de mai, joli mois de l'année,  
Au jour heureux de son second jeudi,  
Où notre vie, à quinze ans ramenée,  
Voir se dresser la table fortunée,  
Revenez-y, revenez-y.

---

## PHOTOGRAPHIES SORÉZIENNES.

### DIALOGUE

PAR

HENRI NOUGUIER & ÉLIE PASTURIN.

Air de : *Cadet-Roussel* (1).

- P. { Ce que l'on a dit, tout le temps,  
HENRI, me paraît embêtant ;  
H. { Ce que l'on a dit, tout le temps,  
PASTURIN, était embêtant ;  
P. { A nous deux, essayons de dire,  
Enfin, quelque chose pour rire.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
On a cru chacun bon enfant.
- P. { ALBY peint *Sorèze* en beaux vers,  
Nous, prenons la chose à l'envers,  
H. { ALBY peint *Sorèze* en beaux vers,  
Nous, prenons la chose à l'envers,  
P. { Et, pour rétablir l'équilibre,  
Employons le vers bête et libre.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
ERNEST ALBY fut bon enfant.

(1) La lettre Hindique HENRI NOUGUIER, et la lettre P, ÉLIE PASTURIN.

H. { RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS,  
Sortant *ex machinâ Deus*,  
P. { RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS,  
Sortant *ex machinâ Deus*,  
H. { Aux cris d'un *bafouage* extrême  
Jetait le *quos ego* suprême.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
Ce FERLUS était bon enfant.

P. { CAVAILLE, imbu de son Boileau,  
Foudroyait le style nouveau,  
H. { CAVAILLE, imbu de son Boileau,  
Foudroyait le style nouveau,  
P. { Semant les fleurs de rhétorique  
Seulement sur le sol classique.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
Ce CAVAILLE était bon enfant.

H. { SERRES avait aussi ses fleurs  
Mais de plus austères couleurs ;  
P. { SERRES avait aussi ses fleurs  
Mais de plus austères couleurs ;  
H. { Sous les *a plus b* nécessaires,  
Ses fleurs étaient des fleurs de serres.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
Ce SERRES fut un bon enfant.

P. { GRASSI fils avait même emploi  
D'enseigner l'algébrique loi ;  
H. { GRASSI fils avait même emploi  
D'enseigner l'algébrique loi,  
P. { Et se donnait peine infinie  
A travailler pour le *génie*.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
GRASSI fils était bon enfant.

P. { LAÏRLE, en épicurien,  
      { Trouvait toujours que tout est bien ;  
H. { LAÏRLE, en épicurien,  
      { Trouvait toujours que tout est bien.  
P. { Limitant la philosophie  
      { A jouir d'une courte vie.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
          { Ce LAÏRLE était bon enfant.

H. { GRAWITZ le père tapait sec  
      { Sur l'allemand et sur le grec ;  
P. { GRAWITZ le père tapait sec  
      { Sur l'allemand et sur le grec ;  
H. { Se déboitant parfois l'épaule  
      { A nous *tonner tes coups te caule*.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
          { GRAWITZ père était bon enfant.

P. { ARRIGHI, dans l'italien,  
      { Nous instruisait plus mal que bien ;  
H. { ARRIGHI, dans l'italien,  
      { Nous instruisait plus mal que bien ;  
P. { Et faisait fonction d'économe,  
H. { A la *carnasse* on voyait comme.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
          { Cet ARRIGHI fut bon enfant.

P. { Vous voyez d'ici DA OLMI,  
      { Avec son faux air endormi ;  
H. { Vous voyez d'ici DA OLMI,  
      { Avec son faux air endormi ;  
P. { Il nous faisait mettre en pratique  
      { Certaines lois de la physique.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
          { Ce DA OLMI fut bon enfant.

H. { On jouait le violon, l'alto  
P. { Avec GRASSI père, en duo ;  
P. { On jouait le violon, l'alto  
H. { Avec GRASSI père, en duo ;  
H. { PASTURIN, élève d'élite,  
P. { Arrivait au bout bien plus vite.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { GRASSI père était bon enfant.

P. { SAINT-OMER, le grand écrivain,  
H. { D'ALENGRY n'avait pas la main.  
H. { SAINT-OMER, grand écrivain,  
P. { D'ALENGRY n'avait pas la main.  
P. { Vous vous rappelez, j'imagine,  
P. { Comme il flanquait une *dandine*.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { SAINT-OMER était bon enfant.

H. { BERNARD l'*histrion*, au dessin,  
P. { Soufflait, soufflait sur son fusain.  
P. { BERNARD l'*histrion*, au dessin,  
H. { Soufflait, soufflait sur son fusain...  
P. { Vrai croquemort dans le comique,  
P. { Mais rigolo dans le tragique!  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { Ce BERNARD était bon enfant.

P. { TISSIER-BOUC, le fameux *Tissier*,  
H. { D'un trait couvrait tout le papier ;  
H. { TISSIER-BOUC, le fameux *Tissier*,  
P. { D'un trait couvrait tout le papier ;  
P. { Son ongle, dur comme l'enclume,  
P. { Lui servait à tailler sa plume,  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { TISSIER-BOUC était bon enfant.

- H. { Aux armes, plus d'un coup fourré  
P. { Se commettait, bon gré mal gré ;  
P. { Aux armes, plus d'un coup fourré  
H. { Se commettait, bon gré mal gré ;  
H. { DELAROI, prenant l'air sévère,  
P. { S'avancait, disant : « *A réfaire !* »  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { Ce DELAROI fut bon enfant.
- P. { PRIORÉ disait l'embarras  
P. { Qu'il avait pour les opéras :  
H. { PRIORÉ disait l'embarras  
H. { Qu'il avait pour les opéras :  
P. { « Aux champs, il m'est bien plus facile  
P. { » D'accompagner un vau... de ville. »  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { Ce PRIORÉ fut bon enfant.
- P. { DUCLAUX, qui sent le calembour...  
H. { ( Tiens ! tu as un couplet sur DUCLAUX ? J'en ai un aussi ; finis,  
H. { puisque tu as commencé.)  
P. { DUCLAUX, qui sent le calembour  
P. { Et qui ne veut pas rester court,  
H. { DUCLAUX, qui sent le calembour  
H. { Et qui ne veut pas rester court,  
P. { « Chez PRI... ORÉ, ça vous étonne,  
P. { » Vous PRI... AUSSI, Dieu vous pardonne !  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { Ce DUCLAUX était bon enfant.
- P. { (A toi ton couplet sur DUCLAUX.)  
H. { DUCLAUX nous tournait, tour à tour,  
H. { Chaque chronique en calembour ;  
P. { DUCLAUX nous tournait, tour à tour,  
P. { Chaque chronique en calembour,  
H. { Disant que, fille de l'histoire,  
H. { Ce n'était pas la mère à boire.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
P. { Ce DUCLAUX était bon enfant.

- P. A sa botte allait MARIUS.  
H. De Minturnes ? — (P.) Non, *alius*.  
H. A sa botte allait MARIUS.  
P. De Minturnes ? — (H.) Non, *alius*.  
P. { La danse la plus animée  
{ Ne pouvait grandir ce pygmée.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
{ MARIUS était bon enfant.
- P. { Autre chose était CASABON,  
{ Qui l'aurait franchi tout d'un bon.  
H. { Autre chose était CASABON,  
{ Qui l'aurait franchi tout d'un bon.  
P. Il est ici dans notre bande ;  
H. S'il ne nous voit, qu'il nous entende... (1)  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
{ Ce CASABON est bon enfant.
- H. { Héritier de nobles vertus,  
{ Assis au banquet, un FERLUS,  
P. { Héritier de nobles vertus,  
{ Assis au banquet, un FERLUS,  
H. { Dit, tous les ans : « Chers camarades,  
{ » Unissez-vous à mes rasades. »  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
{ Ce FERLUS est un bon enfant.
- H. Nous avons aussi FROIDEFOND,  
P. { Qui n'est pas du tout froid... de fond ;  
{ Nous avons ici FROIDEFOND,  
H. Qui n'est pas du tout froid... de fond.  
P. Écuyer rempli de vaillance,  
H. Et vendant les bons crus de France.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
{ Ce FROIDEFOND est bon enfant.

(1) Cet excellent CASABON est aveugle.

- P. (Ah ! sapristi, j'ai oublié mon couplet sur DARDAUD.)  
H. (Tiens, et moi aussi, — Eh bien ! va.)  
P. { On se rappelle, sur l'alto,  
  Les sons que tirait feu DARDAUD.  
H. { On se rappelle, sur l'alto,  
  Les sons que tirait feu DARDAUD.  
P. { Il faut, pour lui, que l'archet morde  
  Jusqu'à faire péter la corde.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
  Ce DARDAUD était bon enfant.  
  
H. (A moi.)  
H. { N'oublions pas DARDAUD, péteur,  
  C'était un fameux professeur ;  
P. { N'oublions pas DARDAUD, péteur,  
  C'était un fameux professeur ;  
H. { On disait, à chaque cadence :  
  « Bravo ! DARDAUD, quelle pétulance ! »  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
  Ce DARDAUD était bon enfant.

PASTURIN A HENRI NOUGUIER.

(Couplet improvisé et ajouté par PASTURIN.)  
HENRI, tes vers *Cadet-Roussel*  
Ont tant d'esprit et tant de sel,  
Que, de ta chanson si folâtre,  
Tu pourrais en faire, Henri, quatre.  
Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
HENRI NOUGUIER est bon enfant !

COUPLET FINAL.

- P. { Je crois qu'il est temps de finir...  
  Si cela peut te convenir.  
H. { Il est plus que temps de finir,  
  A tous cela doit convenir ;  
P. Car nous sommes de faux apôtres,  
H. Bien plus embêtants que les autres.  
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
  Notre public fut bon enfant !





